

hâte, ajoutait l'envoyé du baron; m'est avis que le pauvre homme n'a plus longtemps à vivre.

— Et que m'importe? s'écriait Prosper; il s'agit bien de la vie ou de la mort de cet homme! Il s'agit de cette femme qui est en tête-à-tête avec le vieux duc, et qui sourit à ses paroles comme une Italienne qu'elle est! Dis à celui qui t'envoie que j'ene le connais pas, qu'il attende s'il veut me revoir; ou plutôt, dis-lui qu'il meure sans moi de son côté, s'il a tant de hâte; pour moi, je meurs ici de jalousie et d'amour.

A la fin cependant, le duc de Chabriant prit congé de Lætitia. Prosper le vit sortir, prêt à le déchirer de ses mains. Mais cette fois, sur le visage du digne gentilhomme, l'œil le plus prévenu n'eût pu lire que le regret, le respect et l'abattement. Chavigni fut tenté de lever son chapeau quand M. de Chabriant sortit de la maison.

Alors il se rappela que son oncle se mourait, et comme il lui avait promis de lui fermer les yeux, il voulait tenir sa parole. Il arriva donc en toute hâte à cette maison désolée et déserte, mais il n'était plus temps. Avant de rendre son dernier soupir, le baron Honoré avait appelé en vain à son lit de mort sa dernière amitié, sa dernière espérance. Prosper n'avait pas répondu! Le moribond avait compris qu'il fallait mourir tout seul, et avec cet horrible sang-froid qui avait été sa vie, il s'était fermé les yeux lui-même, sans plainte contre les hommes, mais aussi sans prière pour le ciel. Quand Chavigni arriva, il trouva son oncle mort, mais tiède encore, et ses deux yeux cachés sous sa main décharnée. Tout était dit.

Restait à s'occuper du détail des funérailles. Le baron, en homme rangé jusqu'à la fin, avait laissé tout juste de quoi se faire enterrer. Il avait attendu pour mourir qu'il fût à bout de toutes ses ressources. Son neveu fut étonné, en y regardant de plus près, de la misère qui entourait cet homme, et de l'habile et adroite manière dont il l'avait dissimulée. Chose étrange! la garde-malade elle-même, cette hyène avide qui sait, à une chemise près et à un battement de pouls, la fortune et la vie de son malade, n'avait rien découvert de cette misère! Le baron laissait un écrit dans lequel il expliquait comment le revendeur Jonathan lui avait acheté son lit, ses hardes, ses méchants

meubles, ses volumes dépareillés et ses mauvais tableaux, tous les lambeaux et toutes les guenilles qu'il laissait après lui, de quoi suffire aux frais de sa maladie et de son enterrement, qui devait être, sinon magnifique, disait le codicille, du moins décent et honorable. Quant au tombeau, il s'en remettait au hasard pour en avoir un.

Avant qu'on ne plaçât le défunt dans le cercueil, Chavigni s'approcha de ce cadavre sur lequel la douleur avait imprimé son ongle de fer. Ces yeux qui jetaient la flamme étaient rentrés dans le crâne. Ce sourire éternel s'était arrêté assez à temps pour laisser à découvert le dernier grincement de ces dents livides; ce n'était ni le calme, ni la paix de la mort, mais tout au plus une convulsion immobile. — Voilà donc ce que l'ambition a fait de ce cadavre! se dit Prosper en rejetant le linceul sur cette face livide. Cette mort ne sera pas la mienne. Non, par l'enfer! je veux donner à l'ambition un cadavre plus vivant, un front moins ridé, un intrigant plus jeune, afin qu'au moins quelques-uns en ce monde, voyant passer ma bière et apprenant que trente ans à peine sont enfermés dans ces quatre planches de sapin, me prennent en pitié, et suivent mon convoi jusqu'au bout de la rue avec un regard de compassion.

## X

## LE MARIAGE ET L'ENTERREMENT

La matinée est belle; on dirait un limpide jour de fête. Pour Paris, c'est bien plus qu'un jour de fête, c'est un jour de printemps. On dirait, quand le soleil est si pur, quand le ciel est si beau, quand l'air est si diaphane, que Paris tout entier n'est plus qu'un modeste village doucement assis au bord d'un beau fleuve abrité par de grands arbres, et qu'il y a dans ce paisible et vaste hameau, de la vie, de l'amour, de l'espoir et du bonheur pour qui veut se baisser et en prendre. A ces heures si

belles, mais trop rares, on dirait qu'il n'y a plus dans Paris ni grands seigneurs, ni populace, ni luxe, ni misère, ni pauvres, ni riches, ni les Tuileries, ni la Salpêtrière, ni l'Hôtel-Dieu, ni l'Opéra, ni le Palais-Royal, ni la rue Mouffetard, ni la Morgue, ni la Cour d'assises; toutes les ambitions s'oublient alors, comme aussi toutes les misères; tous les visages s'épanouissent à ce doux rayon de soleil qui tombe dans ce grand abîme; toutes les âmes veulent avoir leur part de ce printemps d'une heure. Le prisonnier lui-même retrouve son sourire; et le fossoyeur, appuyé sur sa bêche, contemplant, des sublimes hauteurs du Père-Lachaise, ce vaste Paris enseveli dans cet éclatant nuage d'or: — Nous n'aurons pas grand ouvrage demain! se dit-il.

Heureux celui qui peut dater son grand jour de bonheur par un de ces beaux jours de soleil! Cependant l'église de Saint-Roch se pare de fleurs. Le vaste portail est encombré de curieux et de pauvres. Un riche mariage se prépare, déjà l'église se remplit d'une foule brillante. On n'attend plus que le mari et la jeune épouse. Voyez-vous venir de loin ce long cortège de voitures? Les chevaux frémissent d'impatience, et relèvent joyeusement la tête sous leurs guides de soie. Aux panneaux des voitures brillent les pompeuses armoiries; dans ces voitures tout est plumes et dentelles, broderies et velours. Les vieux parents viennent d'abord, les jeunes gens viennent ensuite. Voyez-la descendre! voyez-la descendre! C'est elle; comme elle est belle! elle est toute blanche, elle est plus blanche que ses blanches dentelles, plus blanche que la blanche fleur d'oranger qui pare son côté. Le vent effleure à peine son voile, et alors on s'aperçoit qu'elle est émue, et que sa joue est rose et que ses cheveux sont noirs. Qu'elle est belle! La vieille mendicante du porche oublie, à la voir, de réciter sa prière monotone; j'ai vu le moment où le vieillard qui lui offrait de l'eau bénite laissait tomber l'eau bénite. Qu'elle est belle! Sa modestie n'a rien d'affecté; son regard, naturellement baissé, sait pourtant voir et saluer dans la foule tous ceux qu'elle doit voir. Qu'elle est belle! On se presse sur son passage; à peine elle a touché le parvis du temple que l'orgue éclate en frémissements de joie. Soudain les cloches s'ébranlent dans les airs en joyeuses volées, les chants commencent. Mais d'où vient-elle? est-elle? Et qui donc a

osé demander la main de cette noble fille? Ainsi elle avait à sa suite tous les cœurs, tous les hommages, tous les respects.

Son mari venait après elle, un simple et beau jeune homme qui marchait tête levée et qui avouait son bonheur à la face de Dieu et des hommes. Seulement, dans toute cette noble foule il était le seul de sa race. Mais quoi! n'avait-il pas mieux que la plus illustre famille? n'avait-il pas mieux que la plus noble origine? n'avait-il pas cette femme, l'orgueil de la terre et l'amour du ciel? C'était donc à bon droit qu'il était aussi superbe et aussi fort que s'il se fût appelé Montmorency!

Cependant sur le derrière de l'église, bien loin de la grande entrée mondaine et éclairée, dans une sombre petite chapelle cachée entre deux piliers massifs par une petite porte étroite et basse, abandonnée même par ses mendiants ordinaires, on avait apporté à la hâte un cercueil recouvert d'un morceau de drap noir. Ce coffre sans honneurs était arrivé dans cette chapelle, traîné sur un char, et suivi d'une douzaine de voitures de deuil; mais les voitures étaient vides, et pour tout cortège un seul homme s'était présenté. Par un de ces hasards qui ne sont pas des hasards dans ces églises si occupées, la double cérémonie avait lieu à la même heure et dans le même temple; seulement, l'union sainte des deux fiancés se célébrait en grande pompe au maître-autel, et la messe du mort se murmurait tout bas dans le coin de l'obscur chapelle. La fête absorbait le deuil; le deuil même avait un air de fête; ce n'était pas tout à fait une messe des morts; cette messe accomplie aux sons de cette douce musique partie de ce grand autel et de ce grand bonheur.

Chavigni avait accompagné le corps de son oncle; personne autre que lui n'était venu jusque-là; ni un ami, ni un serviteur; personne. Assis dans un coin de la chapelle, Chavigni attendait patiemment que le prêtre eût murmuré toute sa messe, et que les porteurs, qui étaient au cabaret voisin, vissent reprendre le cercueil pour le porter jusqu'au cimetière. En vain essayait-il de prier pour ce damné couché là; ce qu'il pouvait faire de mieux pour cet homme, c'était de penser au néant et de se répéter que tout finissait avec nous. Le néant! ce fut toute l'oraison funèbre de Prosper à son oncle. Oraison funèbre d'un instant, méditation d'une minute; vous dites: *le néant!* tout est

dit ; c'est un mot qui passe comme l'éclair ; c'est un coup de tonnerre sur l'intelligence humaine. La prière, au contraire, cette espérance sans cesse renaissante, cette chose sainte et durable, peut durer autant que la vie d'un homme. Aussi Prosper, une fois qu'il eut répété devant le cadavre de son oncle, comme si son oncle eût pu l'entendre : *Il n'y a rien d'immortel!* trouva-t-il que cette messe était bien longue pour un pareil mort.

Au même instant, de l'autre extrémité de l'église, arrivèrent jusqu'à lui, en chantant comme chantent les anges, l'*Hosanna in excelsis* des jeunes amours, les hymnes joyeuses, que l'orgue accompagnait de sa voix grave et solennelle ; heureux bruits venus de si haut ; hymnes sacrées pleines de croyance et de bonheur ! Mais quelle était donc cette joie dont le saint temple était rempli jusqu'à l'étoile de ses voûtes ? Prosper voulut le savoir, et, laissant là le corps de son oncle entre les cierges funèbres, il arriva jusqu'à la grille du maître-autel où se célébrait cet heureux mariage. Toute l'assemblée était à genoux et saintement recueillie. Prosper se mit à genoux, et alors, sur les marches de l'autel recouvertes de velours, il aperçut cette jeune et sainte personne qui priait aux côtés de ce jeune homme et qu'un vieux prêtre allait bénir. Deux enfants tenaient un dais suspendu sur ces deux têtes chastement et heureusement penchées. Prosper les voyait à peine ; mais il y avait dans l'attitude des nouveaux mariés tant de bonheur et de recueillement, qu'il se sentit ému jusqu'au fond de l'âme. Ce qui se passait dans l'âme de Prosper à ce moment solennel ne saurait se décrire. Voilà donc le sacrement dont il s'était fait un jeu ! Voilà donc l'union chrétienne dont il avait usurpé les droits par un mensonge ! Ainsi pensait-il, et plus c'était là un sacrement imposant, et plus il se repentait de l'avoir blasphémé. Le mariage ! la dernière défense de la société, son dernier rempart, son dernier abri ; le mariage et la propriété, ces deux bases de toute société dans le monde depuis que la croyance est abolie ; le mariage, le soutien de la famille, l'absolution de toutes les folies de la jeunesse, le pardon de toutes les ambitions, viles ou nobles, l'oubli de tous les chagrins du vieillard, l'orgueil même du criminel, qui, devant son juge, invoque sa femme et ses enfants, comme un croyant invoquerait un dieu ! Toutes ces idées, tous ces re-

grets assiégeaient en foule l'âme et l'esprit de Chavigni, et avec d'autant plus de force, qu'il avait aspiré jadis avec plus d'ardeur à la sainte et inaliénable dignité du père de famille. C'était son plus doux rêve, c'était sa plus charmante illusion, à ce point que ses yeux se mouillaient d'une larme involontaire quand, à la dernière scène d'une comédie nouvelle, le jeune amant donnait la main à sa maîtresse. Ainsi, même au théâtre, le mariage lui avait toujours paru chose respectable et sainte. Mais, je vous prie, quelle ne fut pas son émotion quand les deux jeunes amants prononcèrent d'une voix modeste et assurée la dernière parole qui devait les unir ? Il sentit ses genoux fléchir : il reconnut ces deux jeunes voix qui, à cette heure, n'avaient d'écho que dans le ciel ; en effet, c'était la voix de Louise, c'était la voix de Christophe !

La douce cérémonie s'acheva aux sons joyeux de l'orgue. Au milieu de ces saintes fanfares, Christophe s'empara de sa jeune femme, et ils sortirent de l'église, elle et lui, précédés et suivis de cette belle foule qui leur faisait cortège. Chavigni les suivit d'un œil triste et ferme, puis il retourna dans la chapelle déserte, pour reprendre son mort où il l'avait laissé.

Le mort était seul ; on avait même soufflé sur les deux cierges. Le prêtre s'était hâté de déposer son étole noire. Quand les voitures du mariage furent parties, on fit avancer les voitures de deuil, ces voitures vides dans lesquelles Chavigni tenait si peu de place, et le cortège se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise par le plus court chemin.

De Saint-Roch au cimetière du Père-Lachaise la route est longue, surtout pour celui qui la parcourt sans regrets et sans larmes ; ce n'est plus alors qu'une triste promenade que l'on fait malgré soi. Tous ces cadavres qui passent dans toutes sortes d'appareils vous blessent la vue, si vos regards ne sont pas troublés par des larmes. Les yeux de Prosper étaient secs. Arrivé dans ce vaste enclos de la mort, où les places sont si pressées, Prosper vit descendre le corps de son oncle dans la fosse qu'on lui avait préparée : il le vit disparaître peu à peu sous cette terre amoncelée, et il pensa que jusqu'à la consommation des siècles, celui que le fossoyeur venait d'enfouir à cette place y pouvait demeurer sans avoir à espérer une prière ou un souvenir.

Comme il allait quitter pour jamais cette terre fraîchement remuée, le jardinier de ces tombes amoncelées à l'ombre des cyprès dit à Chavigni : — *Ne jetez-vous pas quelques fleurs sur la tombe du mort?* Et en même temps il offrait à Prosper des couronnes d'immortelles toutes faites. Chavigni trouva que c'était là une invention commode, et, pour son argent, il jeta les fleurs du jardinier sur la tombe. — Maintenant, monsieur, reprit cet homme, vous plairait-il de me charger de jeter tous les huit jours des fleurs à cette place? Mieux que cela, voulez-vous que je fasse de ces six pieds de terre un vrai parterre dans lequel je planterai des œillets et des roses, ou les autres fleurs que le défunt aimait le mieux? Et pour ce qui est de mon exactitude, regardez autour de vous; ces arbustes si bien taillés, ces gazons si touffus, ces emblèmes fleuris de la douleur, tout cela vient de moi, le jardinier de la mort; c'est moi qui ai planté ces pins toujours verts; c'est moi qui ai fait pleurer ces saules; c'est moi qui ai fait gémir ces roseaux; c'est moi qui ai fauché ces gazons funèbres; c'est moi qui ai semé ces fleurs de la désolation et du souvenir. Vous voyez donc que toute douleur peut faire son petit pacte avec moi en toute confiance. J'ai des fleurs pour tous les regrets, des saules pleureurs pour tous les désespoirs, de noirs sapins pour tous les veuvages. Je vous vendrai à juste prix l'immortelle de la veuve, le laurier du général d'armée, la rose blanche de la jeune vierge, l'hyacinthe du petit enfant. Les parents inconsolables ont tant de confiance en moi, qu'après deux ou trois visites à ces tombes récentes, ils cessent de venir s'assurer par eux-mêmes de l'entretien de leurs jardins et de leurs douleurs.

— Par le ciel! s'écria Chavigni, je comprends à présent l'éternité de ces marbres et la constance de ces buis verts. Il ne sera pas dit que mon oncle n'aura pas, lui aussi, quelques arbustes et quelques fleurs sur son tombeau. J'imagine pourtant que cela va bien étonner son âme immortelle.

Et il fit un traité avec le jardinier du Père-Lachaise. Il lui en coûtait moins pour orner de fleurs, toute l'année, la tombe du baron Honoré de la Bertenache, que pour donner à Lætitia son bouquet accoutumé, les jours d'Opéra.

## XI

## DÉNOUEMENT

Et moi aussi, se disait Prosper en quittant ce vaste enclos de la mort, si rempli, qu'il le faut agrandir chaque jour; et moi aussi, bientôt je vais avoir ma place par-là, quelque part, un trou ignoré. Mais moi, si je veux des fleurs sur ce trou, il faudra que je les achète moi-même à l'avance. Mais non, pas de fleurs pour moi! les fleurs viennent mal sur cette terre de corruption où le fumier humain les étouffe. Moi, je veux faire planter sur mon cadavre quelque plante grimpante et horrible à voir, un buisson d'épines; et, au pied de ce buisson, on écrira en grosses lettres : — *Ambitieux et suicide!* ce sera là une charmante diversion au milieu de toutes ces douleurs chamarrées et menteuses : *Ambitieux, suicide*, intrigant, pervers, menteur, orgueilleux, avare, tous les vices. La belle idée! car, dans ce nombre innombrable d'épithètes, mon épithète sera la seule qui dira toute la vérité et qui ne dira que la vérité. Oui, certes, moi seul ici je ne mettrai pas sur mon cercueil un mensonge. Dans ce nombre sans fin de fils excellents, il n'y aura que ma tombe qui dira : — *Mauvais fils! fils ingrat!* Parmi tous ces époux et tous ces amants fidèles, je serai là pour dire du pied de mon buisson : — *J'ai vendu la femme que j'aimais, et je l'ai trahie comme jamais femme n'a été trahie!* Au milieu de tous ces héros que recouvre cette terre, il y aura un homme dont la tombe criera tout haut à qui voudra l'entendre : — *C'est un lâche!* et cet homme ce sera moi. Par Dieu! voilà qui est bien pensé. Je vais tuer l'oraison funèbre d'un seul coup, du fond de mon cercueil et de mon désespoir. Tous ces marbres trompeurs, je les brise; toutes ces fleurs menteuses, je les fane. J'apporte la vérité dans ce monde de cadavres, j'illumine tous ces sépulcres. Allons, allons, ma mort sera utile